

L'âge freudien de la musique

Brigitte Massin : Peut-on indiquer une date qui marque une période de mutation dans la situation de la musique contemporaine ?

François-Bernard Mâche : Ce serait le début des années 60. C'est alors que s'inscrit, avec l'intrusion de l'aléatoire et de son principe d'éclatement de l'oeuvre et sous l'influence à la fois de John Cage et de celle encore plus grande de la musique concrète, la faillite du néo-sérialisme. A dire vrai, même vécue de manière prospective, comme ce fut le cas pour la jeune génération au lendemain de la guerre, il faut bien admettre que l'entreprise sérielle qui se réfère aux années 1920, vécue dans les années 50, était un phénomène rétro, et qu'elle a donc très vite engendré un nouvel académisme. La fin du sérialisme, c'est aussi la fin d'une certaine conception du contrepoint. Le phénomène de l'enregistrement sonore et la "mise à plat" de tout son enregistré, tel qu'il a pu séduire un Stockhausen, pourtant peu adepte au départ de la musique concrète, me semble avoir eu plus d'importance pour la musique de l'avenir. Ce qui est alors devenu une évidence, vers les années 60-70, c'est la faillite de l'idée chère à Pierre Boulez du passage obligé par la conception sérielle pour tout compositeur de notre temps. Dès lors s'est ouverte pour la création une ère nouvelle de liberté et c'en fut fini pour les compositeurs de marcher au pas cadencé !

B. M. : Le résultat n'est-il pas alors un kaléidoscope de tendances et d'esthétiques diverses ?

F.-B. M. : La liberté entraîne la diversité, mais celle-ci est un bien, même si, comme tout compositeur, je récuse les esthétiques des autres et si je pense volontiers personnellement que toute l'agitation créative d'aujourd'hui se dirige souvent vers des impasses. Ainsi de la musique conceptuelle par exemple, une musique qui n'existe plus que dans sa graphie, qui n'est plus faite pour être entendue. Dans l'hypertrophie de l'écrit, dans ce maniérisme graphique, elle est en fait le symptôme de la fin de la civilisation de l'écrit. Quant à la musique, à partir de la bande magnétique, elle souffre souvent de froideur congénitale et se trouve, elle aussi, facilement rejointe par l'académisme. La synthèse numérique, nouvelle raison de croire au progrès, bien qu'encore débutante, s'appuie le plus souvent sur des théories scientistes désuètes, faisant appel par exemple à des notions de « paramètres sonores », de « typologie », etc. C'est Jules Verne avec les instruments dont il rêvait. Il n'est pas dit qu'on ne puisse pas faire autre chose avec cette technique. Toute technologie, comporte en fait, des possibilités qui la dépassent. Il faut aussi parler des musiques qui cherchent un rapport avec la

théâtralité et qui recouvrent, semble-t-il, un besoin très ancien. Elles sont extrêmement vivantes aujourd'hui, mais il semble que, après les premiers essais, on ait singulièrement abaissé le point de départ du niveau de ces compositions. C'est peut-être là une réaction féconde contre un excès d'intellectualisme. On voit abonder, par ailleurs, les entreprises « néo » : néo-médiévistes en Angleterre, néo-romantiques en Allemagne, néo-classique chez le dernier Kagel par exemple. Autant d'expressions d'un grand désarroi qui expriment le besoin du retour à l'expression du sentiment, comme à un paradis perdu. Les vieilles utopies de l'art total, de l'œuvre multimédia, comme celle d'un Scriabine, semblent bien mortes, la musique ayant acquis, Dieu merci, sa spécificité, et n'ayant pas intérêt à la perdre. La volonté d'accélérer la synthèse entre des civilisations musicales différentes est, au contraire, bien vivante, mais elle aboutit souvent au détestable résultat de la récupération d'un nouvel exotisme au profit de la seule civilisation occidentale, comme s'il s'agissait d'un nouvel impérialisme, parce qu'en fait il n'y a pas d'équivalences entre les civilisations de l'oral et les civilisations de l'écrit. Il est juste de dire qu'aux États-Unis ou en Hollande, on peut trouver aujourd'hui des gamelans qui jouent la musique balinaise, mais cela reste aussi étrange que de voir les Chinois jouant une symphonie de Beethoven en petit col Mao alors que la préoccupation essentielle devrait être de préserver les particularités de chacun aujourd'hui bien menacées. Les sauvegarder n'est pas forcément faire une synthèse. Ajoutez à cela que dans une civilisation comme la nôtre où l'économie de marché est envahissante, la musique, comme toute expression artistique, devrait tôt ou tard disparaître. Si l'argent est la mesure de toute chose, la musique disparaîtra et ainsi se réalisera la termitière vers laquelle nous allons dans l'égalité des musiques imposées et non dérangeantes du type Musak.

B. M. : Ce disant, vous faites donc le procès de l'institution musicale aujourd'hui ?

F.-B. M. : Évidemment, nous ne pouvons aujourd'hui que répondre aux besoins les plus manifestes en matière d'éducation musicale ou en matière de diffusion. Voyez les problèmes de l'Opéra par exemple. Quant à la désaffection qui se produit chez nous vis-à-vis de la musique contemporaine, elle est bien liée au fait que le budget de la musique est dérisoire dans un budget de la culture dérisoire, et que la part du budget réservée à la seule institution I.R.C.A.M. rend les autres groupes incapables de se manifester. C'est bien là le trait symptomatique d'un lien qui ne devrait pas exister entre politique et esthétique.

B. M. : Faut-il condamner l'histoire qui nous a amené à ce point de caducité et d'étranglement que vous déplorez ?

F.-B. M. : On ne peut pas nier l'histoire, elle existe, mais tout ne passe pas forcément par l'histoire. Au-delà et en deçà de l'histoire, il y a permanence de certaines lois. La question la plus essentielle est la suivante : toute création musicale relève-t-elle uniquement d'une évolution historique ou, au contraire, d'une vérité intemporelle approchée avec des moyens variables selon les époques ? Pour moi, la musique est d'abord une fonction biologique. Beaucoup d'espèces vivantes font de la musique tout comme l'homme moderne chante spontanément dans sa baignoire, ou comme les bergers jadis chantaient en gardant leur troupeau... La musique est en prise sur le monde, c'est une fonction, presque un instinct. Si on le sait, il est évident qu'on ne peut faire de la musique comme on en a toujours fait, tout au moins dans un monde occidental, considérant qu'une partition ne dialogue qu'avec la partition qui la précède.

B. M. : Si vous retrouvez la musique comme un instinct, ou comme une donnée naturelle, vous allez très vite retourner à la notion rituelle de la musique, voire à une fonction religieuse ?

F.-B. M. : Je crois que l'activité artistique, et donc la musique, correspond en fait au besoin d'une spiritualité refoulée, voire bafouée: c'est la récupération de la fonction du sacré, non pas d'un point de vue religieux, mais comme recréant le sentiment de l'unité du monde. Cela ne suppose ni rite, ni religion instituée. Sans rien récuser de la technologie actuelle, je pense qu'il faut retrouver. à l'écoute du monde naturel, les lois communes au fonctionnement des psychismes des animaux et de l'espèce humaine. « Le vent souffle, l'océan murmure, l'oiseau chante. l'homme fait de la musique, la musique vient de la nature » disaient déjà les théoriciens chinois, dans des temps très anciens. Il nous faut retrouver l'activité naturelle ludique de la musique et oublier la spécialisation occidentale, liée à la spécialisation de l'écriture, à la fonction intellectuelle privilégiée. Il faut nous remettre, grâce à l'enregistrement, à l'écoute d'un monde plus large, retrouver notre ancrage naturel moins rationnel, comme on retrouve quelque chose de refoulé.

B. M. : La technique nous introduirait donc à un âge freudien de la musique ?

F.-B. M. : En quelque sorte. Dans ce cas, c'est l'enregistrement qui nous psychanalyse parce qu'il nous met en présence d'une grande égalité naturelle entre les sons qu'il nous donne à percevoir que les processus de la pensée sont en fait semblables dans des espèces différentes. Des voies absolument nouvelles s'ouvrent donc aujourd'hui au compositeur. Dans la totalité du réel, tant

d'éléments restent encore inexplorés. Il y a plus de musique ambiante qu'il n'y a aujourd'hui de pétrole sous la terre !

(Interview recueillie le 8 novembre 1979).
Panorama de la musique n° 33, janvier 1980.